

# **La flamme et l'envie**

**Liberto Borges**

© Copyright Liberto Borges 2014  
Tous droits réservés-Reproduction interdite

CARMEN .....	4
CARTE POSTALE .....	5
FEMME IDEALE.....	6
FLEUR D'AMOUR.....	8
POEME DE LA MAIN GAUCHE.....	9
JULIA .....	11
MUSE .....	12
NYMPHE DES MARAIS .....	13
FLEUR DU MARAIS.....	15
LES SENTIERS DE L'AMOUR .....	16
CLEMENCE .....	17
LASSITUDE .....	18
MARIAGE.....	20
HIRONDELLE D'AUTOMNE .....	22
LANGUEUR DU SOIR.....	25
LA PRIERE.....	27
LE LIVRE ET L'ENCRIER.....	29
ABSENCE .....	33
CARTE POSTALE .....	34

<b>SOMMEIL.....</b>	<b>35</b>
<b>LA FLAMME ET L'ENVIE .....</b>	<b>37</b>
<b>LE JOYAU DE DIEU .....</b>	<b>38</b>
<b>VOYAGE .....</b>	<b>40</b>
<b>SOLEIL LEVANT .....</b>	<b>41</b>
<b>LE PONT DE LA NOSTALGIE .....</b>	<b>43</b>
<b>RENDEZ-VOUS DU SOIR.....</b>	<b>45</b>
<b>L'AUBE DES AMANTS .....</b>	<b>47</b>
<b>ÉVOCATION.....</b>	<b>48</b>
<b>LOIN DE TOI .....</b>	<b>50</b>
<b>LE VERS REVE .....</b>	<b>51</b>
<b>DERNIERE LETTRE.....</b>	<b>52</b>
<b>SIX ANS APRES.....</b>	<b>54</b>
<b>GRISERIE D'UN SOIR .....</b>	<b>56</b>
<b>RETROUVAILLES IMAGINAIRES.....</b>	<b>58</b>
<b>RAYON DE SOLEIL.....</b>	<b>64</b>
<b>POEME A L'ABSENTE .....</b>	<b>65</b>
<b>SAMEDI SOIR.....</b>	<b>69</b>
<b>ROMAN D'AMOUR.....</b>	<b>70</b>

## Carmen

Toi que j'aime si fort  
dis-moi de jeunes mots !  
J'ai horreur de boire  
aux sources souvent puisées ;  
repeignons pour nous seuls  
les poétiques tableaux  
que des prosaïques  
amants ont profanés.

Si tu m'aimes, Carmen,  
je crois bien que tu m'aimes ?...  
Sur tes lèvres retiens  
l'ardeur des mots d'amour ;  
je veux que ton cœur soit  
comme la main qui sème  
à tous vents amour  
et joie sur la foi du jour.

Quand le soir chuchotant  
a l'air qui nous enchante,  
Allons, le cœur léger,  
contempler les étoiles,  
la luciole qui luit,  
la chouette qui chante

dans la nuit, rose noire  
aux scintillants pétales.  
Donnons-nous les mains  
sous la ramure du chêne...  
La céleste beauté  
palpite dans nos veines.

## Carte postale

Que c'est triste la nuit qui tombe  
Quand l'être qu'on aime est absent !  
Que le temps est long, vain le monde,  
Loin des rues où je vais content  
Comme l'enfant qui fait la ronde !

Mots doux de ma bouche en toi sèment  
Joie et bonheur, fruits de l'amour.  
Je ne sais s'il faut dire je t'aime  
Ou bien te faire encore la cour,  
Toujours, jusqu'au bout de moi-même.

Le ciel bleu, le soleil qui brille  
Les plages, la mer, à quoi bon  
Si je suis seul, si je m'ennuie ?  
Plutôt toi en toutes saisons  
Que le bonheur du paradis.

Si j'étais Eve et toi Adam  
J'aurais cueilli le fruit du mal  
Sur l'instigation de Satan ;  
J'aurais fait fi de la morale  
Pour que tu me fasses un enfant.

## **Femme idéale**

Je savais que tu existais quelque part  
dans l'univers  
sous une mauvaise étoile  
je savais que les chemins  
de la terre me conduiraient auprès de toi

Je te cherchais d'été en printemps  
j'interrogeais les étoiles  
et les lignes de la main

Je te voyais en rêve  
je t'appelais et chaque  
fois je te retrouvais dans mon cœur

Tu étais la source pure  
qui étanchait ma soif en été  
l'odeur des fruits mûrs dont ma vie est parfumée

Je pensais à tes lèvres  
à tes seins gorgés de sève  
et le parfum de ta chair coulait dans mes veines

Tu étais la quiétude après l'orage  
le charme des jours de pluie  
le port d'abri  
le rivage  
l'aurore au bout de la nuit

Quand le silence me parlait de toi  
je t'appelais espoir de ma peine  
douceur de mes larmes  
tu étais l'infini chantant dans mes veines  
à toi seule  
je rendrais les armes

Puisque tu es là à présent je veux que tu saches  
que je n'ai pas de palais féeriques pour t'éblouir

Je suis fils bâtard de la fortune  
mère des fantaisies royales  
je puis juste t'écrire des vers avec du clair de lune  
et te les offrir comme un collier de perles rares.

## Fleur d'amour

Elle est partie, mon amie,  
En silence, les yeux pleins de nuit...  
Pourquoi faut-il si tôt choir  
Dans ce rivage sombre et noir  
Où nul n'a de nom ni d'âge ?...

Sa vie, étincelle qui brille  
Et s'éteint, recelait dans sa nuit  
La fleur d'amour – l'étincelle  
Qui me mit le feu à la cervelle  
Et me pénétra le cœur...

Je vécus dans la lumière  
De ses yeux, fanal à la lisière  
D'un champ de pavots aux fleurs  
De chair, qui chargeaient l'air des senteurs  
Hormonales de l'amour.

Le dernier mot fut mis  
Au roman que nous avons écrit  
Pour la vie et pour la mort...  
Dernier mot, dernière métaphore :  
Son regard bleu immobile.

## Poème de la main gauche

Mon destin est écrit sur les lignes tracées  
sur ma main, par les ans abîmée.  
Bien que d'une gaucherie drôle qui désarme,  
elle sait de l'amour tous les charmes ;  
main gauche, qui se meut pour aider sa sœur,  
dit la vie, la chance et le cœur.

Parcours rude et risqué, peu d'amour  
trop d'envie,  
c'est là l'essentiel de ma vie.  
Riche d'émotions, mon enfance est un trésor  
où chaque jour je puise encore.  
Après, ce ne fut qu'une prison à ciel ouvert  
où parfois je connus l'enfer.

Si je pouvais vieillir sans peur du lendemain,  
d'allégresse pure plein les mains ;  
si je pouvais mourir dans un éclat de rire  
ayant de l'espoir à offrir ;  
si je pouvais rendre les pauvres gens heureux,  
alors, je me croirais chanceux.

C'est la souffrance qui crée les liens les plus forts,  
le plaisir grise mais s'évapore,  
comme l'alcool qu'on boit tout seul au bord du gouffre  
pour noyer le mal dont on souffre.  
On rêve, on espère, on trime, et dans la vie qui  
passe, l'amour n'est qu'un répit.

Nous deux sur le divan, frémissant enlacés,  
et ma main gauche, ô volupté !  
Se grisait en caressant ton corps délicieux,  
plus loin que le triangle soyeux ;  
la main qui me reedit sur sa ligne de cœur  
que je suis ton frère de douleur.

## Julia

Tes yeux me parlent d'amour  
tes mains rêvent de caresses  
mais ta bouche balbutie  
demain peut-être...  
Tu sais bien que demain  
est l'héritier d'aujourd'hui,  
une plage couverte de brume  
s'étendant sous nos regards.

Ton cœur compte les secondes  
de ta vie et il se lasse des jours  
et des ans amassés sur lui.  
Le temps s'en va sautillant  
sur l'épaule des heures  
blanchissant les cheveux  
et creusant des rides sur le front  
des gens qui le suivent malgré eux.

Le temps coule le long des rues  
s'oublie dans les maisons  
sans soleil s'enfuit dans les lits  
de l'amour, et toi, tu vas avec lui  
sur les sentiers de la vie.  
Tu traverses résignée les jours  
de soleil et les jours de pluie  
et toujours tu voles au-dessus  
des nuits attendant que le bonheur  
de l'amour vienne t'illuminer le cœur.  
Mais, le matin au réveil, l'aurore  
te montre le monde qui tourne  
comme la veille...

Tes yeux parlent d'amour  
tes mains rêvent de caresses  
mais ta bouche dit demain peut-être.  
Julia écoute ma prière  
laisse parler tes yeux  
vis le rêve de tes mains...  
Aimons-nous aujourd'hui

## Muse

Nos rendez-vous, Muse, au petit matin,  
Quatre mots, un sourire, trois pas vers l'avenir,  
Et mon cœur devient un drapeau en haut du mât  
D'un petit voilier qui part en voyage.

Je laisse mon âme errer sur les lames  
Par-delà le couchant, vers un lointain rivage...  
Je voudrais te chérir, t'aimer sans te maudire,  
Etre à la fois la vie, le pain, le sel...

J'inventerais pour toi une ère nouvelle,  
Nous pêcherions à mains nues des serpents de mer  
Tels des héros d'une fable, et les flots sur le sable,  
En lettres de sel, nous diraient des vers.

Nos rendez-vous du matin sur l'écluse,  
Quatre mots, un baiser...Je suis une lyre antique,  
J'ai en moi l'idéal, le grand rêve idyllique  
De l'âge où il pleuvait des roses, Muse !

Paris pressé s'affaire au petit jour,  
Et mon cœur délaissé va soupirant pour toi,  
Muse ! je voudrais tant te serrer contre moi  
Et mourir au bout d'une nuit d'amour.

## **Nymphe des marais**

Je m'imagine souvent dans les profondeurs  
d'un baiser, l'âme confuse,  
vagabondant sur des sentiers  
lumineux qui mènent auprès des dieux  
attablés, se partageant les richesses du matin.

Et triomphant, rompant les amarres du jour,  
sur le doux présage de tes bras,  
je vais remuer au fond de fleuves mythiques  
le sable doré des sabliers du couchant.

Ton bonheur est le mien jolie  
nymphé des Marais.  
Les grands troupeaux du ciel se nourrissent  
aux inépuisables mamelles de la voie lactée.  
Un friselis duveté, chair vive  
d'un souffle anxieux,  
me tient suspendu aux lianes  
bleues de ton regard.

Je monte l'escalier d'azur du grand palais,  
porté par la flamme qui me brûle le cœur.  
Je vais m'asseoir à la table des dieux  
qui se racontent des souvenirs d'amour  
en nommant les étoiles apprivoisées.

La rosée promet de rajeunir la rose  
le grand soir de ses noces avec un papillon.  
Elle vit sa dernière nuit, et lui,  
sur le billot poli de l'aube  
sera décapité par un rayon de lune.

## **Fleur du marais**

Je mire le fleuve en amont,  
l'eau vient à moi en chuchotant  
le doux refrain d'un cœur aimant  
pour qui le temps paraît si long  
quand la nuit nimbe le couchant.

Paris pleure, jouis, ris, danse, et moi,  
sur le Pont, je t'attends  
plein d'espoir, songeant  
au bleu gris de tes yeux, nuance  
qui sied à ton minois charmant.

Prenant des façons, je faisais  
en rêvant l'amoureux galant  
cueillant un bouquet de lys  
blancs pour toi, jolie fleur du Marais,  
toi, qui t'en moquais en riant.

Fringant funambule, je montais  
à l'assaut de ta citadelle,  
pris aux lianes de l'arc-en-ciel.  
Entre mes bras j'apportais  
de l'amour à ton corps rebelle.

## **Les sentiers de l'amour**

Je voudrais t'emmener, ma chérie,  
sur des sentiers nouveaux, inouïs,  
au cœur du songe d'une fille  
ivre d'exotiques fragrances,  
heureuse à faire danser la vie.

Ah ! si je te disais comment  
ta lumière éclaire mon âme...  
C'est un alcool coulant en flammes,  
l'espoir d'une aube de printemps,  
mes yeux qui dans tes yeux se pâment.

De l'amour vrai que tu me donnes,  
je fais l'étendard flamboyant  
de l'amour déchu, mis au ban  
de l'idéal qu'on abandonne,  
pour des plaisirs inconsistants.

## Clémence

Ton prénom rime avec espérance.  
Trois syllabes mélodieuses,  
musique d'un poème  
qui jaillit dans mon cœur,  
telle une eau de jouvence,  
et me fait songer aux joies  
des jouvenceaux qui s'aiment.

La première syllabe évoque la mer  
bleue, et ensuite, j'entends  
de calmes flots mourant  
sur la plage où s'en vont, grisés,  
les amoureux semant,  
à cœur ouvert, des rêves à tous vents.

C'est un doux mélange de couleur  
et de lumière, le parfum d'une fleur  
un vol de papillons. Clémence,  
c'est un chant, le charme d'une prière.  
Sois bienheureuse, ô toi ! qui possèdes  
le don d'allumer mon soleil  
les jours sombres d'hiver  
et le cœur doux comme le prénom.

## Lassitude

Je suis las à mourir ce soir.  
Une étrange langueur  
Plainte de l'âme en pleurs  
Vient me peindre la vie en noir.

Je vois Paris nimbé  
De longs voiles brumeux.  
Et je suis las comme la plume  
Que l'inspiration a quittée.

Je suis las à mourir ce soir  
Je suis un vieux bougeoir  
Sans bougie à brûler  
Un mégot qu'on jette au cendrier.

La Tour est un haut phare éteint  
Et moi la triste mer  
Sans poissons ni vaisseaux  
Sans ports d'abri ni goélands.  
Je rêve de toi nuit et jour  
Comme le roi déchu  
Rêve de son royaume,  
Comme le voilier songe au retour.

Je suis las à mourir ce soir,  
Je taille dans l'azur  
Un miroir de nuages  
Aussi sombre que mon regard.

Je suis las à mourir ce soir,  
Que vaut la vie sans toi  
Le baiser d'un lépreux,  
Le tourment de vivre pour rien.

Je suis un être imaginaire  
Allant le long des rues  
En quête d'un parfum  
Que je veux sentir de plus près.

Je suis las à mourir ce soir.....  
.....

## Mariage

L'heure solennelle était encensée  
de sentiments sublimes  
quand le vieux clocher sonna midi.  
Des chants de félicité retentirent  
sous la voûte du temple,  
au milieu de froufrous de satin retenus  
et des murmures coulant à fleur de joue,  
sous le dais souverain de l'amour.

Tu étais un ange sans ailes,  
mais dans tes yeux  
brillait la splendeur du ciel.  
Mille roses effeuillées allaient effacer  
la trace de nos pas. La foule t'acclama  
voyant la lumière du jour coulant  
énamourée sur ta robe blanche.

Nous avons bu tous les deux à genoux  
les doux murmures de la source magique.  
Je roulais entre mes doigts les perles  
de ta joie, te servant au cœur d'un soupir  
le vin enivrant du poème.

Combien de fois n'as-tu confié  
aux profondeurs des lacs  
la morphologie érectile de tes seins ?  
Le parc de nos amours était peuplé  
de songes émouvants. L'herbe frémissait  
aux battements de tes cils.

J'aurais voulu lier ton corps  
avec des vrilles de soleil.  
Je savais que le bonheur à venir  
prenait le fil sur les plis de ton sourire.  
Ma vie était bercée dans un hamac  
de lumière suspendu aux étoiles.  
Je rêvais de vivre et de mourir  
sous l'auvent de ton regard.

## Hirondelle d'automne

La lumière opaline des lampadaires  
jetait sur tes joues un halo crépusculaire  
quand je t'ai dit le poème.

Le pont s'appuyait sur la berge  
de tout le poids de son ombre ;  
le vent du soir balançait dans les sillons  
du fleuve la lanterne du couchant ;  
et nos pas rayaient de bruits les miroirs  
que la nuit nous tendait sur les pavés.

Tu m'as dit tout étonnée :  
cette péniche se penche  
sur les débris des songes  
que la Seine brise contre ses flancs.

Ô hirondelle de mon automne,  
t'en souviens-tu ?  
Le viol d'un regard avait jeté  
dans ton âme les purulences de l'inceste ;  
tu étais seule face à l'horizon marquée  
par le fer d'une enfance sans amour.

Que de pourquoi dans la ronde de nos pas  
au péristyle des jours !  
que de nuits hallucinées  
sous la lune mauvaise !  
Des tentacules gluants brisaient  
dans la baie de tes souvenirs  
les cercles instables de l'onde.  
Au fond d'un nid de silence, percé à jour  
sous les toits, s'étiolait ta jeunesse.  
Tu attendais qu'une flamme  
vienne un soir briser les cerceaux  
noirs accrochés à ta chair.

A la lumière opaline des lampadaires,  
ma parole te donnait l'anxiété de la rose  
guettant l'aurore. Mes vers étaient  
des papillons s'envolant pour l'éternité,  
et mon cœur vibrait sentant ta nuit  
se fendre sous l'étincelle des mots.

L'année qui s'était écoulée  
sur le seuil de nos rapports teintait d'espoir  
les buissons de nouveaux jardins à conquérir.  
J'ai vu la mélancolie se replier  
sur son lit de pierre pour te laisser sourire

Enfin, l'avenir venait à toi,  
portant à son cou la tresse de joie  
que la vie t'avait refusée jusque-là.  
Une étoile, pour la première fois,  
croisant ton regard, murmura  
Va mon enfant, va, ma lumière te guidera

Ah ! hirondelle de mon automne,  
je ne voudrais être roi que pour le bonheur  
de te voir assise sur un trône  
aussi haut que le mien.  
Je prendrais pour sceptre  
ma plume de poète pour chanter  
à longueur de règne nos royaux ébats.

## **Langueur du soir**

La brune sans étoiles ni lune me caressait  
le cœur du revers de ses plumes.  
Je sentais en moi un fleuve qui,  
sous l'empire de ses tourbillons d'écume,  
se roulait à petits bonds de pur-sang éreinté.

Au secret de sa vase prenait pied  
le langoureux élan de ses remous.  
Le clairon du désir sonnait l'heure de la moisson  
dans le verger palpitant de nos veines.  
Que de féeries au carrefour de nos regards!  
Que de soieries étalées sous la pulpe de nos gestes!  
Nos corps s'enlaçaient sur le tapis  
volant de l'amour  
dans un crescendo de souffles éperdus.

Tu accrochais l'anneau de ta bouche  
à la hampe de vie dressée sous le portique de tes cils.  
Tout mon être se ramassait sur le bord de tes lèvres,  
j'étais un tournesol ébloui sous le soleil de ton ardeur.

La flamme naissait à l'interstice de nos âmes  
liées dans une convulsion de soupirs.  
La moiteur de ma langue posait le sceau  
de la jouissance dans le mazagran  
de tes cuisses qui brûlaient  
de se pâmer dans un feu de salive.

Alors de la saillie de l'obélisque avec le ciel  
jaillissait sur Paris un ballet d'étoiles filantes.  
Nos êtres, fondus dans un frisson, prenaient  
assise dans la conque bleue de l'univers,  
et l'infini, nous accueillant au fond  
de son insaisissable nacelle,  
nous saupoudrait d'un soupçon d'éternité.

## La prière

Le soleil avait célébré midi sous  
un abat-jour de nuages,  
à la lueur fervente d'un parterre  
de flammes qui couronnait de mystère  
la voûte de nos songes.

La basilique livrait au silence  
son message de paix ;  
ton cœur et le mien,  
enlacés dans la soyeuse langueur  
du ruisseau de nos veines,  
disaient cette prière.

Grand Dieu,  
la vie est une rose versant une larme  
de parfum dans une vallée d'épines.  
Bénis pour le reste de nos jours  
les liens qui nous unissent.

Nous n'aspérons nullement à la joie  
du paradis promis,  
ni à l'ineffable félicité éternelle ;  
nous voulons seulement effeuiller la vie  
jusqu'au calice du noir soupir,  
puisant aux troubles remous de l'amour  
le pansement de nos blessures.

La nef obscure me sembla outrée  
par la désinvolture de nos cœurs.  
L'Ange du blasphème aux ailes noirs de suie  
nous attendait sur le perron où brûlait  
le feu de l'après-midi.

Sous les doigts d'un musicien solitaire,  
une sonate le long des cordes  
d'un violoncelle faisait vibrer le génie  
du Grand Siècle. Ancré à nos pieds,  
dans une mer de souffles anonymes,  
Paris nous promet de garder  
la lumière de nos fronts éblouis,  
dans la splendeur de ses futures ruines.

## **Le livre et l'encrier**

La mémoire est une galerie abstraite.  
Le passé y expose sa collection  
de tableaux, enrichie des toiles créées  
par la tendresse, sur la chair de nos baisers.

La représentation de ce que nous sommes  
l'un pour l'autre ne peut être que partielle  
et arbitrairement choisie.  
Une fresque aussi longue que la muraille  
de Chine, aussi vaste que les versants  
de l'Everest, ne suffirait pas à exprimer  
le sens profonde et les nuances de nos rapports.

Te souviens-tu de notre première rencontre,  
du premier regard que nous avons échangé,  
de la timide lueur du premier sourire ?  
Ils portaient en eux l'énergie créatrice  
de la lumière à venir, la frétilante gestuelle  
de nos corps, la fièvre de nos mains,  
le chuchotement de nos bouches  
mues par l'instinct, recherchant l'absolu.  
Nous rêvions du moment où la jouissance  
se répand dans tous les sens, tel le feu  
croisé d'un bouquet d'étoiles filantes.

Nulle toile, fût-elle de dimensions célestes  
ne pourrait fixer la totalité de ce moment.  
Que d'émotions, que d'élan, que de présages  
sans nom au cours de cette année, s'écoulant  
comme un fleuve à la fois paisible et violent !  
Nous deux, l'âme retournée, avons été  
entraînés dans le courant, le cœur affolé.  
Nous avons cueilli aux quatre saisons la flamme  
qui enivre l'oiseau et fait chanter le grillon.

J'aime le passé dont la lampe constellé  
éclaire le présent, mais le futur  
est une caverne obscure dont les murs  
flous renferment de cruelles incertitudes.  
Le destin y est à l'œuvre tenant à la main  
le livre et l'encrier d'où sortira  
le dernier mot de notre histoire.

## **Absence**

S'il pleut dans mon pays,  
mon soleil brille en France.  
Que les nuages crèvent,  
que le vent se déchaîne !  
Mon pauvre cœur languit  
aux fourrés de l'absence,  
et, au fil des jours gris,  
va mourant de peine.

Je me réveille au chant frais  
et vibrant du coq.  
La longue nuit s'en va loin  
du jour qui s'avance.  
Je pense aux rêves mauvais,  
je ne suis plus qu'une loque.  
Fière, la mort arbore ma tête  
au bout d'une lance.

Qu'elle est longue la pluie,  
et comme le temps s'étire !  
Aux cimes de midi  
j'ai le soir dans mon âme,  
et quand tombe la nuit, pointe  
en moi le désir de brûler le temps  
si long, si lent, dans les flammes  
de la passion, courir  
me jeter dans tes bras,  
loin des songes pluvieux  
et des gris lendemains.

## Carte postale

Que c'est triste la nuit qui tombe  
quand l'être qu'on aime est absent !  
Que le temps est long, vain le monde  
loin des rues où j'allais heureux, chantant  
comme les enfants qui fait la ronde.

Mots doux de ma bouche  
en toi sèment  
joie et bonheur  
fruits de l'amour.

Je ne sais s'il faut dire je t'aime  
ou bien te faire encore la cour  
toujours  
jusqu'au bout de moi-même.  
Le ciel bleu  
le soleil qui brille.  
Les plages,  
la mer,  
à quoi bon  
si je suis seul,  
si je m'ennuie ?

Plutôt toi en toutes saisons  
que le bonheur du paradis.  
Si j'étais Eve et toi Adam  
j'aurais cueilli le fruit du mal  
sur l'instigation de Satan.  
J'aurais fais fi de la morale  
pour que tu me fasses un enfant.

## Sommeil

Quelle étrange hypnose a fait son nid  
au creux de ton aisselle ?  
La nostalgie du soir berce ton matinal  
réveil. Tu te lèves en vacillant,  
le sommeil ne te relâche un instant  
que pour mieux te ressaisir l'instant d'après.

Ainsi, le défilé des heures à moitié vécues  
s'allonge sous le portique clair de la journée.  
Tu caresses en dormant l'oubli temporaire  
dans le halo doux de ton haleine.  
Des meurtrissures anciennes se cachent  
derrière le rideau de tes paupières.

Je sais le pénible labeur de ceux qui rament  
vers la source du fleuve, cachée dans la forêt,  
et la pâleur des feuilles qu'on prive de lumière.  
Je veux t'arracher aux champs de pavots  
pour te rendre aux coteaux de l'éveil.

Je verserai dans ton cœur la quintessence  
de l'amour bonifié aux chais du silence.  
Sur la rivière du désir s'arc-boute le pont  
de notre amour, chair vive où nous allons  
et revenons d'un rêve à l'autre.  
Nous retenons au bout de nos souffles  
le temps qui file entre nos cils.

L'amour est le seul espoir des cœurs  
déhérités. Il est l'architecte inspiré  
de l'univers où tu viens orner  
de bâillements l'anse de mon bras.  
C'est lui qui sonnera le grand réveil.

Nous grimperons côte à côte le versant  
du jour, et, à midi, dans un triangle d'or,  
borné par les sept colonnes du Soleil,  
tu me diras : je ne veux pas dormir  
chéri, je n'ai plus sommeil.

## **La flamme et l'envie**

Tu as appris à mieux te connaître  
toi-même, depuis que tu me connais  
et que tu m'aimes.

Avant que je sois venu creuser  
le doux sillon de l'amour  
dans les méandres tourmentés  
de ta vie, l'image que tu avais  
de toi n'était qu'illusion.

Tu rêvais parfois que tu étais  
une jeune fille aux pensées  
fraîches et pures, comme la pluie  
pendant ses rideaux  
aux baies claires du jour.

Tu ne savais pas qui tu étais,  
mon amour, et même si tu l'avais  
su, la douleur de vivre t'aurait  
empêché de dire ton mal de vivre.

Tu marchais sur les pas de la femme  
que tu es, mais tu ne voyais  
que son ombre. Tu m'as trouvé  
en te cherchant, et l'envie de vivre  
qui t'a sauvé n'était pas autre chose  
que la flamme qui me brûle le cœur.

Enfin, tu as reconnu tes yeux  
dans mes yeux, ta bouche sur ma bouche,  
ton corps contre mon corps.  
Désormais tu sais qu'il est bon  
d'être deux et que le frisson  
de l'amour nous rend plus forts.

## **Le joyau de Dieu**

C'est toi, ô Femme !  
l'acte primordial de toute la Création.  
Tu fus créée vers le soir du sixième jour,  
juste avant que le soleil n'ait disparu  
au-delà des montagnes et des forêts.

Contemplant l'œuvre accomplie  
le Créateur savait qu'elle ne serait parfaite  
que si un être intelligent et sensible,  
Lui ressemblant, était capable  
d'en mesurer la sublime grandeur.

Le soleil s'arrêta à l'horizon.  
Sur les océans se dispersèrent  
les vents. Les oiseaux suspendirent  
leur vol, et la terre d'un bout  
à l'autre retint son souffle :  
la grâce personnifiée allait voir le jour.

Dieu venait de pétrir de la glaise  
dans une flaque d'eau de pluie  
qu'un nuage éphémère avait  
exprès apporté de la vaste mer.

Bientôt, entre les mains du divin  
sculpteur, prit forme la plus belle  
créature de toute la Création,  
toi, ô Femme !  
Adulée, battue, séquestrée, idolâtrée,  
Aimée, violée, exploitée, au cours  
des âges... tu détiens tu as toujours  
détenu, tu détiendras à jamais  
le secret de l'amour, du bonheur  
de vivre et de toutes les joies du monde.

A son chef d'œuvre ayant insufflé la vie,  
Dieu eut envie de lui donner une âme,  
qui serait l'empreinte indélébile

de son divin auteur. Alors Il lui dit :  
«L'avenir de ton espèce est dans ton ventre, va. »

Comme elle s'en allait dans le soir  
qui tombait, de sa beauté s'émouvant,  
Dieu alluma dans le ciel des myriades  
et des myriades d'étoiles pour adoucir  
les ténèbres et embellir tes nuits.

L'univers était achevé,  
et l'étrange énigme de son harmonie,  
après avoir ébloui des générations innombrables,  
m'émerveille aujourd'hui tout autant  
que ton mystère et ta beauté, ma chérie.

## Voyage

Au creux de ton lit commence le voyage  
au pays de l'amour dont tu es le soleil,  
la mer jamais domptée,  
le trésor,  
la merveille,  
la céleste beauté,  
le fabuleux paysage.  
La caresse chérit l'impérieux désir,  
fougueux coursier  
volant dans de flambants nuages.  
Éperdu, fou d'amour, nymphe,  
j'oublie mon âge. Sur ton corps,  
rendu, j'aurais aimé mourir.

Enfin l'âme apaisée et le corps  
engourdi, je suis un homme heureux.  
Ô divine langueur ! Je vois des ailes  
bleues au ciel de notre lit.  
Je baigne tout entier dans des flots  
de liqueur, lisant le joli vers écrit  
sur ton visage : tu es l'onde douce  
qui vient baiser mon doux rivage.

## Soleil levant

J'aime cette lueur paisible  
juste avant le réveil des choses.  
J'aime quand l'ombre se replie  
sur le bord de mes prunelles.

Je ne suis pas réveillé  
ni tout à fait endormi,  
je flâne sur un pont suspendu  
au regard de la dernière étoile.

J'aime cette heure qui songe au soleil  
levant. Sortant de la masse  
confuse, chaque chose balbutie son nom.

J'aime le ciel éclairant  
le lent déshabiller des haies,  
le doux friselis d'ailes dans le feuillage,  
aux premiers frémissements de l'aurore.

J'aime l'univers de mes songes  
où des formes irréelles se dessinent.  
La vie y est infinie car la mort n'existe pas.

J'aime ce mélange éphémère  
de couleur et de lumière  
qui recrée l'instant éternel,  
celui qui fut qui fut avant le premier  
frémissement des pendules.  
J'aime aussi cette pénombre  
crépusculaire qui m'emplit le cœur.

J'aime voyager au milieu de tes rêves  
et côtoyer en toi les désirs féminins  
de tous les âges :  
le luxe,  
l'adulation,  
le pouvoir  
de séduction sur les mâles...

J'aime ton corps qui me ramène sur terre,  
me rendant assez fort pour me frotter  
aux écueils du jour et souffrir le bât  
de la vie battant mon chemin.

## **Le Pont de la nostalgie**

Sur le Pont des Arts s'en vont nos pas,  
s'en vont nos vies et les beaux jours.  
Nous y revenions les soirs d'été,  
te souviens-tu de ce temps-là ?

Je te disais mon idéal d'amour,  
tu souriais ; je te prenais la main,  
et nos souffles énamourés  
se mêlaient dans un long baiser.

C'était le temps où j'étais heureux,  
seul à la pointe du Vert Galant,  
comme à la proue d'un fier navire.  
J'étais le héros d'un vieux roman,  
remontant le fleuve mythique.  
– Sire, disait le capitaine,  
voici la cité où Vénus vous attend...  
d'amour elle vous fera mourir.

Avec le temps se fanent les rêves,  
se fanent les roses et l'amour.  
Sur la table de nuit, on oublie  
la poésie du roman qui s'achève  
et qu'on referme pour toujours.

Peu à peu s'éteint le délire,  
et sur le Pont s'écoulent les jours  
s'en vont l'amour et nos désirs.

Désormais, nous sommes amis.  
Je fleuris en passant tes joues  
des baisers de la nostalgie,  
mais au-dedans mon cœur loue  
le temps passé, les beaux jours,  
le temps des élans passion-délire

Et sur le Pont des Arts coule l'amour,  
coulent les jours et nos souvenirs.

## **Rendez-vous du soir**

Par l'escalier de bois  
je montais près de toi.  
Que d'émotions je ressentais !  
J'avais le cœur battant,  
le sang qui s'enivrait !

Le soleil du matin  
qui vient saluer  
la rose dit le chemin  
au papillon, qui s'en va  
voletant, étourdi dans la lumière.

M'attendant, tu savais  
que les mots d'amour  
transforment la vie en jardin  
Nous y faisons pousser  
de joyeux lendemains.

Des chevaux à l'œil vif,  
sur un bruit de sabots,  
soupçonnent un réjouissant  
complot de pouliches  
en rut aux faîtes de l'aurore.

Qui de nous deux était  
le plus fou, toi ou moi ?  
Des lianes de chair nouaient  
des frissons sur nos corps  
dans des faisceaux sensuels.

Fier Dimanche flânait  
sur les quais de la Seine,  
et nous, sous le soleil d'Éros  
vivions l'espace d'un soir  
l'amour d'une semaine.

## **L'Aube des amants**

Le dernier rayon de lune  
tombait dans le lac,  
un peu à l'écart  
de la source en éveil qui,  
sur un carré d'herbe  
vivace étalant  
le pur cristal de sa nappe,  
noyait en coulant  
près du point du jour  
les cheveux longs de la nuit.

Sur ma croisée des lueurs  
tressaient un nid,  
doux battement de cils  
de l'éveil épris d'un rêve,  
le matin aurait  
des fragrances,  
des pommes mûres,  
dans ses clairs vergers,  
car déjà l'aube descendait  
de son pied rose et léger  
illuminer nos regards éblouis.

Elle couronna les cimes  
le soleil dans la rétine,  
répandant des roses  
dans un lumineux crescendo,  
déchirant le voile des choses  
d'un éclat de rire du clair  
ruisseau, fringant comme le désir,  
et elle ceignit nos fronts  
posant le caresse d'un baiser  
sur nos bouches inassouvies.

## Évocation

Ma vie n'est qu'impatience  
quand tu t'en vas,  
flanc offert à la lance,  
en quête d'heureux lendemains

Impatience d'aimer le pays,  
l'heure, l'endroit, où s'épanouit  
ta vie, où s'épanouit l'amour.  
L'amour comme une aurore  
à nos fronts, si légère  
que nous sentons languir la chair.

Chair attendrie, caresse à fleur  
de cuisses abandonnées  
à la spermatique blancheur.  
Blancheur de l'absence  
sur la froide banquise du cœur  
éperdu, reflux de l'ardeur refroidie.

Ardeur de tous les sens, volupté,  
sensations, envie de jouir de tout,  
vivre la vie avec passion.  
Passion d'amour, ton corps,  
désir de ma bouche, volcan  
crachant sa lave au soleil couchant.

Soleil du cœur, lumière intérieure,  
l'émotion qui nous saisit si fort  
est l'enivrant breuvage de l'amour.  
Émotion, pulsation cellulaire  
au noyau d'un suçon, belle fleur  
comme un grain de bonheur au sein.

Bonheur que sept cents aurores  
n'ont pas terni,  
flamme qui se nourrit de nous,  
repas jamais fini.

## **Loin de toi**

Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.  
Je vis je ne sais pour qui ni pourquoi.  
Parfois, je me surprends doutant de tout  
et m'oublie en vagabondages fous,  
espérant retrouver le cours de mon destin.

Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.  
Je ressemble au voyageur fatigué  
qui ne s'intéresse plus à ce qu'il voit ;  
au paria partout honni, délaissé,  
qui vit sa vie sans terre, sans amour ni foi.  
Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.  
Je suis l'apatride au cœur seul, dénué  
de projets, au passé incertain, qui nulle part  
n'est chez lui, et pour qui mourir  
ici ou là-bas ne change quoi que ce soit.

Je n'aime plus la vie quand tu es loin de moi.  
Je reste hébété, harcelé de pourquoi,  
écrivain raté qui met son âme dans ses mots,  
et voit ses écrits s'amasser dans un flot  
de papier noirci où tout son être se noie.

## Le vers rêvé

Tu es le plus beau vers  
que je rêve d'écrire.  
Un vers qui, à lui seul,  
serait un poème d'amour.  
Au début le mot « tu »,  
je ne sais plus que dire...  
Au fin fond de la nuit  
comment trouver le jour ?

Mon rêve dans un vers  
comme une essence  
rare qui m'enivre,  
me charme et me livre  
au dédale d'émotions  
où l'on se pâme, hilare,  
comme si l'on tenait  
un arc-en-ciel dans un bocal.

Un vers chantant ta vie  
ardue, et dont le thème  
serait ton corps, ta voix,  
la musique, tes hanches,  
le rythme. Un vers intense  
et doux qui deviendrait poème  
quand au creux du lit  
nos corps se déhanchent.

## Dernière Lettre

Le poète qui aime  
est un homme qui souffre.  
Quand il donne son cœur,  
il sait que l'amour le brisera.  
Baiser après baiser,  
il sent venir la fin ;  
vaguement au début,  
mais il pressent déjà le gouffre.

Pourtant, il aime encore,  
il aimera toujours,  
sa vie n'est rien sans amour.  
Il est écrit sur mon cœur  
que ma vie est une femme.

Poésie des choses, envie  
de gagner, force et flamme,  
c'est ton image à toi  
comme un rêve étrange,  
une promesse d'immortalité.

L'amour vient, l'amour s'en va,  
éphémère joie de sentir  
ce qui demain ne sera plus.  
En mai, les beaux jours revenaient,  
mais il a plu et l'abandon m'a voué  
aux souvenirs amers.

Je ne sais que penser, je ne sais que sentir  
Je ne sais que dire, je ne sais que faire.  
Le rideau est tiré sur ta douce lumière.

Donnez-moi des cachets que je puisse  
dormir. Peux-tu croire que je hais  
ce que j'ai adoré ? Si mon amour  
n'a été qu'illusion et mensonge  
pourquoi aurais-je tant de regrets ?  
Songe un instant, Clémence,  
que mon cœur est fait pour t'aimer.

## Six ans après

Paris portait sur ses épaules le manteau  
jaune rouille de l'automne.  
Le jour pluvieux traînait  
devant moi jonché de feuilles mortes.

La Seine chuchotait sa rengaine  
monotone, aussi vieille que les sources  
qui l'abreuvent, tout en jouant  
avec la berge, clap, clap, clap...  
L'eau dansait sur les revers froids du vent.

Le dôme du Panthéon croulait sous la brume.  
Chaque cil planté sur le bord  
de mes paupières était un drapeau  
en berne, frissonnant dans l'air sombre.

Je cueillis une larme dans un mouchoir  
de papier, le cœur désenchanté,  
sur les marches du palais de Chaillot.

J'aurais voulu être impassible comme la statue  
du maréchal Foch, couverte de vert-de-gris,  
anachronique sur son piédestal.

La vue de la Seine, naguère si belle à nos yeux  
attendris, me ramenait à fleur  
de mémoire amertume et regret.

J'entendais, au balancement cadencé  
de mes genoux, des pas qui sonnaient creux  
sur les pavés des quais.

Le souvenir seul vint à mon secours, ouvrant  
à mes yeux une forêt peuplée de fantômes  
diaphanes, tous imprégnés de nous.

Les arbres mimaient les courbes de ton corps,  
les feuilles frémissaient comme nos cœurs hier  
et les fleurs des jardins se souvenaient de toi.  
Clémence, c'est une aurore boréale au soir  
de la vie, un frou-frou de lingerie glissant  
sur la peau câline d'une femme amoureuse.  
Ton prénom est un album d'images  
chevillées à ma pensée agile qui tourne  
en rond dans le jardin ravagé de l'amour.

Le soir venu, j'ai repris le train au Châtelet  
en amoureux déçu, le cœur soupirant.  
Je rentrais sans espoir à ma cité-dortoir  
retrouver ma vieille vie de travailleur immigré.

### **Griserie d'un soir**

Nous étions assis à une table  
Dans un bistrot chaleureux.  
Le dîner était plus qu'agréable  
Arrosé d'un vin fameux.

Face à face mêlant nos haleines  
Nos bouches goulues voulaient  
De longs baisers étouffer les peines.  
De l'amour qui nous tenait.

Autour du vin et des plats fumants,  
L'air enivré s'empiffrait ;  
Tristounet devenait bon vivant  
Quand trois fois il l'aspirait.

Un couple cœur à cœur devisait  
A une table voisine ;  
Après des aveux, il se taisait  
Sur des non-dits qu'on devine.  
En quittant le bistrot, nous avions  
L'œil brillant et les joues roses ;  
Le cœur hardi faisait sa moisson  
Dos tourné aux jours moroses.

Au-dessus du grand halo d'opale  
La nuit mettait sa mantille,  
Tissée de soie bleue brodée d'étoiles  
– Nuit ouverte à la magie.

Qu'avait-il entre toi et la nuit  
De plus qu'un voile secret ?...  
Etoile filante qui s'évanouit  
Et que moi seul contemplais.

C'était un soir Cour Saint-Emilion  
Sur des nappes rouge vin ;  
T'écoutant j'entendais des violons  
Sous l'archet doux de ta voix.

## **Retrouvailles imaginaires**

Au plus profond de l'orage,  
lame vive remuant jusqu'au fond  
ma raison d'être, je te retrouvai  
croyant t'avoir à jamais perdue.

Étrange chimie que celle de l'amour !  
Quand je crus notre roman achevé  
j'eus envie de le réécrire depuis  
début, dans une langue rajeunie.

Je venais de régler au doute  
l'amer tribut de la jalousie ;  
je mourais dans la douleur  
de te perdre – pauvre époux transi  
que la mort fit veuf sans amour,  
au seuil endeuillé de sa nuit de noces.

Mon cœur s'était jeté par-dessus  
bord, je coulais au fond de la mare  
du désespoir. J'étouffais me voyant  
nettement évoluer vers le pôle final,  
le but ultime, bien conscient  
de la vacuité du monde que j'avais  
pressentie tout le long du chemin.

Ton image était toujours aussi vive  
en moi. J'avais passé ma vie  
à te chercher tout en sachant d'instinct  
que c'étais toi la femme que j'attendais.

Mes cellules gardaient en leur noyau  
ta mémoire, et ton absence habitait  
de noir mon désert de solitude.  
Enfin, je revivais ce jour bénis  
de la Saint-Martin, peut-être le plus beau  
qui m'ait offert mon destin ;  
ce jour où dans des effluves de parfum  
ta voix me chuchota un mot d'espoir :  
« Cinq heures au pont des Arts. »

J'arrivai en avance, mon émotion  
était un abcès généralisé  
qui me fouettait le sang. Je te retrouvais  
craignant de te perdre sans retour.

Paris pavoisait dans des flottements  
tricolores, c'était le onze novembre ;  
des cuivres luisants chantaient victoire.  
Tu étais près de moi avant même  
d' être arrivée, je te presentais  
dans l'essence d'un parfum,  
je cueillais des lauriers par brassées  
et songeais brûlant de t'enlacer,  
que la vie en valait bien la peine.

Depuis ce jour-là, le pont qui relie  
le Louvre à l'Institut est l'endroit exquis  
que j'aime le plus à Paris.  
Si j'y reviens me souvenir de nous,  
tu y reviens aussi me retrouver  
dans un manteau noir quand cinq heures  
du soir sonnent à Notre-Dame.

La vie est eau de pluie bue par la terre ;  
tout est si fragile autour de nous.  
Si je te perdais de vue un de ces jours,  
si tu allais à d'autres rencontres,  
je reviendrais quand même sur le pont  
le onze novembre. Je reviendrais tôt,  
j'y serais en avance, je t'attendrais  
et, à force de t'attendre,  
je crois que tu reviendrais près de moi.

Nous marcherions au milieu des lauriers  
cueillis sur la promesse d'un baiser ;  
je te dirais le mystère des choses  
et la face cachée de la nuit profonde.  
Mille fois je te fis l'amour, mille fois  
je voulus me fondre à jamais en toi.  
Je veux encore te faire l'amour, plus loin  
que les battements de mon cœur,  
bien au-delà de mes cheveux gris,  
jusqu'à ce que mort s'en suive.  
Je veux te faire l'amour pour la vie, une autre  
vie, toutes mes vies passées et à venir.

Quand le feu qui brûle autour  
de mes reins ne sera plus qu'un souvenir  
enseveli sous la cendre du plaisir,  
je te ferai l'amour de mémoire ;  
j'y mettrai l'ardeur ancienne,  
et peut-être éjaculerai-je autrement  
que par la verge fatiguée.  
Où que je meurs, je mourrais  
dans tes bras, rajeuni au-dedans,  
le cœur vert comme autrefois

Ne me dis pas adieu, ne pleure pas.  
Rentre à la maison et bois ton café  
comme au temps où je t'y accompagnais.  
Si tu veux, envoie-moi une rose rouge  
qu'on mettra sur ma poitrine  
du côté gauche, sur mon cœur refroidi.

Pour une fois, ce sera toi qui m'offriras  
des fleurs avec une carte  
imbibée de parfum, me disant  
« rendez-vous dans l'au-delà ».

Si la lumière des anges emplit le ciel,  
je supplierai Dieu et tous ses saints  
qu'ils me pardonnent de ne t'avoir  
pas assez aimé sur terre ; et, au nom  
de l'amour, je lui demanderai ta main.

## Rayon de soleil

Je suis allé ce soir sur le Pont magique  
de notre première rencontre.  
Je m'y suis souvenu de nos soirs  
lumineux sous les lustres de la passion.

Je suivais distraitement les couples  
d'amoureux et les flâneurs qui allaient  
d'une rive à l'autre.  
J'étais un rêveur solitaire lisant  
sur les lignes de sa main...

Le temps, ce bateleur du néant,  
palpable aux battements cadencés  
de mes tempes, au bruissement  
du courant sur le flanc des bateaux,  
filait silencieux comme la Seine,  
au travers d'une larme fugace  
déversée sur le versant de l'œil.

Contre le parapet près de moi  
je n'avais plus le rayon de soleil  
qui, hier encore, me réchauffait au-dedans  
ni la voix qui me disait tendrement :  
tu devrais passer chez le coiffeur...  
Viens ! Allons marcher un peu sur les quais.

## Poème à l'absente

Il ne se passe pas un jour  
sans que je pense  
aux beaux jours que nous avons  
passés ensemble.

Est-ce encore de l'amour,  
fruit trop mûr, il me semble ?  
Je n'y crois pas vraiment  
mais qui sait si la chance...

Je songe à toi, miroir nuit claire,  
tendre et changeant...  
Je ne sais quand tout a commencé.  
Un jour de mai, jeudi férié  
au Marais de nos amours ;  
ou peut-être avant, cœur nu,  
au bonheur de l'instant.

Depuis deux ans, saison après  
saison, j'attends je ne sais quoi,  
j'attends sans trop y croire l'espoir  
perdu ou le début d'un roman  
une belle histoire... peut-être  
voudrais-je revenir dans le temps.

En attendant, je vais mon chemin  
droit devant, je vis ma vie, je bois,  
je mange, j'écris, je dors  
et parfois je fais l'amour  
en pensant à ton corps  
bien tendu sous l'effort  
feu au ventre, cœur fringant.

Est-ce un simple regard  
qui me versa dans le sang  
la fièvre et me fit boire  
sur les lèvres du désir ?  
Enivrant délire de tous les sens,  
folle envie de saisir  
au plus profond la vie  
dans ses frémissements.

La distance et le temps  
t'ont ancré dans mes rêves.  
Je bois les doux baisers  
fruit de ta gentillesse.  
Puis tu pars sans penser  
au vide que tu laisses.

Je me rappelle tes mots,  
leur lumière est si brève !  
L'absence a ses déserts ;  
j'y prends parfois ma peine,  
à l'heure diserte  
où tout un peuple de syllabes  
se met à danser en moi  
qui suis incapable  
de donner au poème  
l'harmonie dont je rêve.

T'es loin, je te chéris,  
ton absence m'inspire.  
Je me plais te chantant  
dans cette vie paisible  
de poète-jardinier.  
Mais, si un dieu nuisible et vil  
t'effaçait de ma mémoire  
j'aurais envie de mourir.

## Samedi soir

Sur le versant des jours  
le temps vieillit mes veines,  
de l'aube ornant d'or fin  
ma croisée au couchant,  
prométhéen flambeau  
où vient se greffer la nuit.

L'odeur des bois les soirs  
amènes... t'en souvient-il ?  
Le ciel venait à nous  
sous l'arbre éblouissant  
où le soleil semait  
des rubis par poignées.  
C'était le temps ancien,

le temps où l'on s'aimait.  
Céleste magie que celle  
de tes yeux pers  
escamotant la mort  
dans des lacs d'amour.

Seul ton doux souvenir  
me soutient désormais.  
Les samedis soir nous deux  
l'amour et Schubert. Merveilleux  
quatuor jouant sur du velours.

## **Roman d'amour**

L'amour est un roman  
qu'on écrit mot à mot.  
Ses pages sont les jours  
ses chapitres, les ans

La préface est toujours  
le meilleur morceau ;  
l'épreuve de la fin  
le pire des tourments.

On s'embrasse partout  
on se fait des serments ;  
à la source des sens,  
l'ivresse du frisson  
est un ruisseau en crue,  
mais avec le temps  
le plaisir à l'envi met  
à mort la passion.

Côte à côte, voici  
qu'ils s'en vont, les amants,  
le cœur morne,  
songeant au désir sans retour.

Un tendre aveu, parfois,  
réveille d'anciens élans  
qui ramènent un instant  
le temps du bonheur,  
mais bientôt la dispute  
l'emporte sur l'envie.  
Vient la rupture hélas  
le roman est fini.

FIN

A Laurence,  
une amie chère à mon cœur,  
vouée à jamais au culte de ma mémoire

© Copyright Liberto Borges 2014

Tous droits réservés-Reproduction interdite



<http://www.amazon.fr/D%C3%A9sert-mon-D%C3%A9sir-roman-ebook/dp/B00ZYC6R5Q/> Désert de mon désir Format kindle

<http://www.amazon.fr/D%C3%A9sert-mon-D%C3%A9sir-roman/dp/1514380390/> « Le Désert de mon désir » livre papier broché

<http://www.amazon.fr/d%C3%A9sert-mon-d%C3%A9sir-Liberto-Borges-ebook/dp/B00XVQGE6O> « Le désert de mon désir » format epub dans toutes les librairies en ligne

